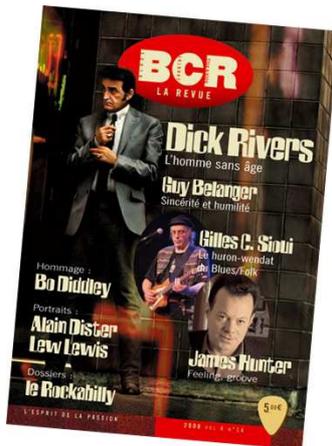


Alain Dister : « Je ne pars pas en vacances. Je pars pour vivre une aventure, sur la route. »



« J'étais parti à New York en 1966 avec l'idée de faire des photographies pour un magazine qui s'appelait 'Jazz Hot'. En arrivant, je me suis trouvé confronté à tout autre chose, une scène Folk et Rock en pleine ébullition [...] avec l'émergence de ce qu'allait devenir le mouvement hippie [...]. Quand je suis revenu [en France] le magazine Rock'n'Folk commençait et c'est là que j'ai travaillé pour eux. »

Alain Dister est né à Lyon le 25 décembre 1941. Grand connaisseur des sixties, il allait devenir un journaliste et un photographe réputé pour ses portraits, loin de la scène, présentant les artistes sous leur aspect quotidien : dans leur chambre d'hôtel, à l'aéroport, au restaurant, dans la rue...

« L'Amérique : mon terrain de chasse favori. Sans doute aussi parce qu'il est plein des musiques que j'ai toujours aimées, le Blues, le Jazz, le Rock. Et que littérature et photographie y font meilleur ménage que partout ailleurs. »

Habitant le quartier d'Haight-Ashbury (matrice du flower power) à San Francisco dès 1966, il est aux premières loges de la contre-culture hippie. « Il suffisait de photographier la vie alentour, les amis, les amours, et de se laisser porter par la lumière... ailleurs. » Les premiers clichés Rock voient alors le jour ainsi que ses premiers articles : « je me suis mis à écrire accidentellement parce qu'on me demandait des textes pour aller avec mes photos. » Suivront des rencontres avec des artistes (pas toujours sous la lumière médiatique) comme Jimi Hendrix, Pink Floyd, les Beach Boys, les New York Dolls, MC5, Frank Zappa...

« On me demande encore si j'ai connu la star que j'ai photographiée au restaurant, en avion, à son hôtel etc. Comme si cela n'allait pas de soi! Jimi Hendrix, Franck Zappa, les New York Dolls, les Ramones... Heureux temps où l'on pouvait devenir amis et tirer tous les portraits qu'on voulait... »

« Dans les années 60/70 il y avait une grande proximité avec les artistes [...] dans les années 80 l'image vidéo est devenue l'instrument privilégié des musiciens pour véhiculer leur image [...], la photo brisait ce côté légendaire de l'artiste [contrairement au clip] » c'est pourquoi « je me suis de plus en plus intéressé au public, à l'évolution toujours changeante des styles et des attitudes. J'ai assez vite réalisé que cela faisait un meilleur sujet que le type, là-haut, sous les projecteurs. » « Après avoir beaucoup photographié les hippies en Amérique, j'ai simplement continué avec les mouvements qui se sont succédés, des punks de Finsbury Park, à Londres, aux fans de techno de la Love Parade de Berlin, sans oublier mes frères bikers. »



En France, il devient critique pour la revue « Connaissance des Arts », écrit pour la presse Rock, produit des émissions radiophoniques et des documentaires pour la télévision. Entre plusieurs expositions photographiques, il prend le temps de publier une trentaine d'ouvrages sur ses amours : le Rock, la photographie, la Beat Generation...

Alain Dister est parti le 2 juillet dernier. Merci l'artiste !

L'impact des manifestations musicales (extraits)

« Le temps libre (...) est conçu et perçu comme celui de la réalisation de soi, de l'autonomie et de l'authenticité. » Christian Bromberger



Le terme *concert* au sens classique renvoie à une audition publique réunissant un auditoire en vue d'écouter de la musique. Il donne à entendre, non à voir, excluant ainsi la notion de spectacle pour permettre au public de se concentrer sur l'auditif. Le Rock'n'Roll est le contraire. La musique est la part principale mais des éléments extra-musicaux viennent s'ajouter pour renforcer la jouissance de l'écoute. Décors, éclairages accompagnent la variation du son... les costumes en font un véritable spectacle, répondant ainsi moins à la notion de concert ! Les interprètes jouent debout, sans partition, pouvant s'exprimer non seulement par le chant mais aussi par une gestuelle née de la musique. Le public peut prendre part à l'action en bougeant, frappant du pied, dansant en improvisant des mouvements et des signes suggérés par la musique, sans oublier les éternels briquets et envahissements de scène... Les concerts « classiques » ont une scène sacrée, les auditeurs ont le devoir de se tenir tranquille.

La *star*, étoile inaccessible, réussie à s'imposer auprès d'une partie de son public en proposant des modèles et des modes d'expression qui tiennent compte de l'évolution des sensibilités, des modes, des techniques. Le paraître du musicien, sa tenue vestimentaire, son physique, son comportement scénique sont indissociables de son style et sont autant de signes révélateurs de sa façon de vivre et de sentir, déchiffrables au loin par les spectateurs. La pseudo-liberté ainsi que la vitalité des chanteurs... peuvent flatter l'imagination des fans souhaitant, le temps d'en spectacle, y être associés.



Les costumes de scène reflètent un affranchissement des conventions sociales. Ici les Sex Pistols.

Le fan, comme le musicien admiré, se rebelle en affirmant sa différence et ce qu'il pense être « son » individualité. Edgar Morin, à propos des vêtements de James Dean : « autant de signes ostensibles (ayant la valeur d'insignes politiques) d'une résistance à l'égard des conventions sociales du monde des adultes, d'une recherche de signes vestimentaires de la visibilité et de la fantaisie. James Dean n'a rien innové, il a canonisé et systématisé un ensemble de règles vestimentaires qui permet à une classe d'âge de s'affirmer, et celle-ci s'affirmera un peu plus tard dans l'imitation du héros ». James Dean, comme les rockers tels qu'Elvis Presley ou Eddie Cochran, est un héros de l'adolescence : il exprime ses besoins et sa révolte dans un même mouvement que traduisent les titres anglais et français d'un de ses films sorti en 1953 « *La Fureur De Vivre* » et « *Rebel Without A Cause* ». Dans ce film le combat de l'adolescence refusant de se conformer aux normes de la vie est omniprésent.

(...)

Une manifestation musicale donne occasion à voir une multitude de distinctions.

Tout d'abord entre la vedette et « son » public. La salle est dans le noir, la vedette sur une scène éclairée pour mieux se donner au « cercle des regards ». Le chanteur possède une aura, un costume de scène, des gestes rituels...

Puis au sein des spectateurs, qui peuvent être debout (« dans la fosse ») ou assis. Les spectateurs debouts font davantage preuve de collectivisme dans le sens où ils ne forment plus qu'une masse qui se mobilise et ondule au grès du rythme (le *slamming* n'est pas monnaie courante dans les concerts de *Rock'n'Roll*, mais il est intéressant de noter que les personnes ainsi « jetées » sur la scène désirent en quelque sorte remplacer la vedette, être « en haut »). C'est du moins ce qui se donne à voir de l'extérieur. A un niveau plus individuel, les individus peuvent se sentir divisés : chacun est encore soi ; un œil vers la scène, un œil sur les voisins, la foule est loin.

(...)



Tina Turner... ou ses jambes ? ©Robert Altman